La religion juive ou la découverte de l'altérité dans *La parola ebreo* de Rosetta Loy

Judith Lindenberg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/908>

DOI : 10.4000/cei.908

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2008

Pagination : 45-51

ISBN : 978-2-84310-121-2

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Judith Lindenberg, « La religion juive ou la découverte de l'altérité dans *La parola ebreo* de Rosetta Loy », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 7 | 2008, mis en ligne le 15 novembre 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cei/908> ; DOI : 10.4000/cei.908

LA RELIGION JUIVE OU LA DÉCOUVERTE DE L'ALTÉRITÉ DANS *LA PAROLA EBREO* DE ROSETTA LOY

Judith Lindenberg
Université Paris 3, CIRCE

Rien ne prédestinait Rosetta Loy, née en 1931 et issue d'une famille de la bourgeoisie romaine catholique et bien-pensante, à faire de la Shoah une question centrale de son œuvre. En revanche, sa situation familiale typique en fait une observatrice extrêmement représentative de ce qu'ont vécu l'immense majorité des Italiens pendant la seconde guerre mondiale. Dans *La parola ebreo*, sixième livre de Rosetta Loy paru en 1997, l'auteur fait s'alterner les souvenirs d'enfance et la documentation historique sur le sort des juifs italiens pendant cette période, à travers un montage qu'elle qualifie de « *memoria storica, non [...] saggio ma neppure un racconto di fantasia*^{*} ». Le récit montre une petite fille, la narratrice, prenant conscience de l'altérité à travers la présence dans son univers clos et protégé de personnes d'une autre religion, qui un beau jour disparaissent sans laisser de trace. L'éclairage rétrospectif sur la partie historique prend à rebours cette disparition pour tenter d'en reconstituer les étapes. Cette apparente extériorité fait l'originalité de sa démarche, qui peut s'apparenter, au-delà des données de départ, à celle de Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance* : chercher, dans la banalité du quotidien, les traces infimes de ce qui se déroule en dehors, la marque en creux d'une absence.

Dans cette perspective, le point de vue de l'enfant se donne comme privilégié dans l'entreprise de la mémoire à laquelle se livre l'auteur, qui a confié, lors d'un entretien à la sortie du livre :

penso che una vera memoria non può esistere. Perché noi ricordiamo quello che ci ha colpito, ma l'esatta memoria dei fatti, così come sono stati, non esiste. Ognuno vede ciò che vuole vedere. Penso che i bambini siano quelli che vedono meglio, perché non hanno pregiudizi e non hanno giudizi : i bambini registrano e per questo sono più capaci di vedere².

* Notes p. 51.

Le récit s'ouvre sur une scène de circoncision, scène aperçue par la narratrice à travers la fenêtre des voisins. Face à un rite étrange qu'elle ne comprend pas, sa gouvernante répond par la « *parola ebreo* », qui rentre ainsi dans la vie de l'enfant. Dans la disposition de la scène sont contenus tous les éléments qui détermineront son rapport à l'altérité : une alliance de proximité spatiale et d'extériorité (la scène se passe de l'autre côté de la rue et la narratrice voit sans être vue), mêlée d'incompréhension et de fascination. Ce sont les mêmes sentiments que l'on retrouve face à une petite fille rencontrée au parc. La narratrice ne se lasse pas de la regarder, « *affascinata da quella stella che dondola al sole sprizzando scintille* » (p. 6). Fascination qui naît de l'émergence d'une différence radicale, l'étoile de David, dans la similarité apparente, puisque après tout, la petite fille porte, comme elle, une culotte Petit Bateau, et qu'il leur est permis de jouer ensemble. L'apparente similarité (classe sociale, fréquentation des lieux) contient une différence qui, par un signe extérieur, révèle l'existence d'une réalité autre et insoupçonnée. Cette fois, l'enfant comprend seule : « *ho capito che quella bambina è ebrea [...] Quella stella adesso mi sembra piena di mistero. Invidio quella bambina che la porta invece della mia stupida medaglietta* » (p. 7). En même temps que l'inconnu se fait plus accessible, puisqu'ici la narratrice n'est plus spectatrice extérieure, mais compagne de jeu, le mystère de cette altérité s'épaissit, le droit de toucher l'étoile lui étant refusé ; à partir de là, la proximité spatiale sanctionne une inaccessibilité de fait, constitutive de l'altérité. La fascination de la petite fille envers les rites et signes de la religion juive s'inscrit dans un quotidien où la religion catholique est omniprésente : les « *rosari di olive del Getzemani* » (p. 16) apportés par les missionnaires qui fréquentent la famille de l'enfant, ou encore « *le illustrazioni a colori della Bibbia* » (p. 5) qu'on lui montre à l'école, sont autant de signes rattachés à cette appartenance. Dans ces illustrations, le Christ apparaît pour sauver la terre d'un « *Dio senza cuore* » (p. 5), tandis que les juifs périssent des pires maux. C'est sur cette imagerie mentale que viennent se superposer les découvertes successives liées à la religion juive dans le quotidien de la narratrice, sous une apparence qui remet en cause tous les préceptes appris.

De ce point de vue, c'est surtout dans les familles de voisins de la narratrice, les Levi et les Della Seta, que cette réalité prend corps. Toutes deux de religion juive et au plus près de l'univers familial, à la fois par la proximité spatiale et la sympathie qui les lient les unes aux autres, ces familles représentent la forme la plus aboutie de l'altérité. Dans ce cas-là, la conscience de la différence, parce qu'elle s'accompagne à la fois de la proximité par excellence, le voisinage, et d'aucun signe extérieur, est purement

abstraite. De même, la connotation négative de la religion juive qu'on lui inculque rentre en conflit avec ses sentiments : « Adoro la signora Della Seta, anche se è ebrea » (p. 4), expression qui se retrouve de façon spéculaire dans les propos rapportés sur les Della Seta, « che sono ebrei, "anche se bravissima persona" » (p. 59). Mais surtout, une telle proximité fait naître un doute angoissé sur le caractère aléatoire de l'appartenance : « se i neonati vengono lasciati in un cesto fuori la porta, chi mi può assicurare che mi hanno lasciato davanti alla porta giusta e non fossi destinata invece a quella subito accanto, la porta dei Della Seta ? » (p. 59). Ce trouble face à la différence du semblable est le point focal à partir duquel tout le récit se déroule. Par la disparition de ces alter ego, le doute initial se muera en interrogation démesurée, qui conduira l'auteur à revenir, plusieurs décennies après, relire les événements historiques à la lumière de son regard d'enfant.

Ainsi, au travers de ces trois moments, la narratrice prend conscience de l'existence d'une réalité autre que la sienne, par ses rites (la circoncision) et ses symboles (l'Étoile de David), réalité qui se rapproche progressivement d'elle et de son foyer par cercles concentriques. Tout d'abord l'écran constitué par les deux fenêtres qui la séparent de la scène de la circoncision, puis la rencontre de la petite fille dans un lieu extérieur, et enfin l'appartenance au même immeuble forment les étapes de la découverte ; au centre, le foyer protecteur et rassurant de sa propre famille. Par ailleurs, l'ensemble de ces scènes, placées au début de *La parola ebreo*, apparaissent déjà dans les premiers récits de Rosetta Loy, en des termes très proches, signifiant par là leur caractère fondateur dans l'imaginaire de l'auteur.

Le titre de la traduction française, *Madame della Seta aussi est juive*³, met l'accent sur l'importance du rôle des voisins dans la découverte de l'altérité. Le personnage de M^{me} Della Seta et sa famille n'interviennent que fugitivement dans le récit, mais ce rôle secondaire apparaît inversement proportionnel aux empreintes profondes que le souvenir de la narratrice en conservera. Leur disparition, mais plus encore le fait que cette disparition soit pour ainsi dire passée inaperçue dans l'existence de la narratrice, conduit cette dernière, devenue adulte, à s'interroger sur l'origine d'un tel état de fait.

La famille de la narratrice est décrite comme au-delà de tous soupçons vis-à-vis du fascisme et de l'antisémitisme : le père, fervent lecteur du quotidien catholique *L'Osservatore romano*, est indigné par le comportement de la concierge, qui traite le fils des voisins de « miserabile giudeo »

(p. 59)⁴ : l'adjectif vient redoubler l'insulte du substantif, qui n'a pas la même valeur que « la parola ebreo », comme l'indique la mère à l'enfant : l'apprentissage de l'altérité passe aussi par le langage. Toutefois, des liens se tissent entre l'éducation familiale et l'idéologie régnante, comme la germanophilie. Ni dans l'adhésion ni dans le rejet actif, l'entourage de l'enfant, comme nombre de ses compatriotes, tend à préserver le consensus moral. C'est ce consensus, allant de pair avec le confort bourgeois de l'appartement semblable à un cocon, avec ses tapisseries à fleurs de pêcher, qui rend lointain l'écho de la guerre et même de ses répercussions sur les habitants les plus proches de la famille, les voisins. Au milieu du récit d'épisodes anodins qui remplissent sa vie quotidienne, alors que la guerre vient de commencer, apparaît une indication furtive sur le sort de ces derniers : « Non so come viva questo inizio di guerra il ragazzo dei Levi, quel silenzio come un'ovatta che è calato nell'appartamento accanto dove la signora Della Seta vive con il fratello » (p. 82). Avant leur disparition définitive, la présence des voisins se fait de moins en moins tangible, sans que l'on sache si cet effacement progressif est dû à l'attitude de ceux-ci, obligés de se cacher, ou au souvenir de la narratrice, qui ne sait pas ce qu'il advient d'eux. Le souvenir d'une absence se confond avec l'absence de souvenir, qui se manifeste par la prédominance du silence, mis en valeur par la syntaxe bancale de la phrase. Ce sentiment culmine lors de la description rétrospective de la dernière visite de Madame Della Seta :

« I tratti del viso si cancellano nella grande luce di luglio, si perde il contatto delle sue mani e il timbro della voce nel grande silenzio che la circonda. Questa è l'ultima volta che la vedo e appoggio le labbra sulla sua guancia rugosa.

Nessuno ancora sa che un interrogativo smisurato nascerà dalla sua immagine muta mentre ci consegna quel pesce adagiato tra ciuffetti di prezzemolo verde. In quella giornata di luglio la sua immagine si è dissolta lasciando nella memoria un'impronta quasi fosse stampata in trasparenza su una garza, senza che sia possibile, mai più, ritrovarne il corpo che intercettava la luce o il movimento di quando si sedeva in salotto, il fruscio della gonna. » (p. 107-108)

Dans l'entretien donné au *Magazine littéraire*, la romancière explique, à propos de cet épisode : « Pendant de nombreuses années j'avais comme effacé ce souvenir dramatique de ma mémoire, mais il a fini par resurgir et maintenant je ne peux plus l'oublier⁵ ». Effacement des traits du visage et effacement du souvenir coïncident : le décalage dans la prise de conscience transparaît dans la description qui contient les perceptions successives de la narratrice, disparition et perte de mémoire. Le souvenir de ce moment porte en creux, dans sa matière même, l'inscription de cet effacement ; il se superpose à l'image et semble la manger comme un acide, la dissoudre au

sens propre, ne laissant à sa place que le vide. Ce passage, au centre de la thématique de Rosetta Loy, est aussi un des sommets de son art : une écriture de la dissolution, qui, faute de ne pouvoir trouver de réponse aux interrogations de l'Histoire, réussit à mimer son action sur les corps et les esprits. Ainsi, le silence peut être perçu à son tour comme une dissolution de la parole.

C'est ce même silence qui caractérise l'attitude du Vatican envers le sort des juifs pendant la seconde guerre mondiale, comme l'indique l'auteur dans la partie historique. L'auteur raconte comment Pie XI, ennemi déclaré de Mussolini, aurait cherché à protester publiquement contre le sort que les Allemands destinaient aux juifs, par un discours et une encyclique. Mais le discours ne sera jamais prononcé, du fait de la mort prématurée du pape, et l'encyclique, sur laquelle avaient été chargés de travailler trois jésuites, ne verra pas non plus le jour. À ce propos, elle écrit : « È come se quel testo si fosse inabissato in acque insondabili. I tre gesuiti tacciono, legati dal segreto pontificale » (p. 71). Plus loin, toujours dans la partie historique, la romancière souligne, à propos de la disparition d'un prêtre résistant : « Il 14 agosto "L'Osservatore Romano" ricorda a modo suo Padre Kolbe : "Padre Kolbe, – scrive, – è *silenziosamente* sparito un anno fa..." » (p. 113). Comme l'encyclique de Pie XI, la disparition du père Kolbe est recouverte par le silence. Silence qui ouvre une béance dans l'Histoire et que l'auteur, faute de pouvoir la combler, souligne, mettant en lumière le problème de conscience qu'aurait posé cette encyclique aux cent millions de juifs européens, et se demandant dans quelle mesure celle-ci aurait influencé leur destin. Cette volonté d'élucidation, refoulée par la mémoire collective, habite la mémoire individuelle et l'œuvre de Rosetta Loy. Explicitement dévoilée dans la partie historique de *La parola ebreo*, elle se répercute obliquement sur les souvenirs personnels de cette époque, se superposant à eux, pour finalement s'incarner dans le personnage titre de la traduction française, Madame Della Seta. Entre les mesures touchant au sort des juifs en ce début de guerre, en 1939, sur lequel est focalisé le récit, et le quotidien préservé de la narratrice, s'instaure une étanchéité presque parfaite, même quand les répercussions touchent à son voisinage :

« Niente ci viene chiesto e niente ci viene detto di quelle leggi che per quasi cinquantamila ebrei stanno per rappresentare l'inizio di una catastrofe [...]. Niente in quell'inverno del 1939 viene a turbare l'ordine di via Flaminia [...]. Dovranno accadere cose terribili perché io torni a visitare quel tempo e guardi nel pozzo dove la Signora della Seta, i Levi, quel bambino che vedo trotterellare tra una finestra e l'altra, stanno scivolando giù senza che ne arrivi il minimo fruscio. » (p. 57)

L'absence de contact entre la réalité historique de ces années-là et l'existence de la petite fille, signalée par la répétition de la négation initiale, engendre un véritable trou de mémoire, une disparition démultipliée par le silence qui l'entoure et la nie. Le glissement des voisins juifs hors de son univers semble avoir lieu dans un présent intemporel, comme si l'ignorance qui l'entoure au moment où il a lieu, et la prise de conscience tardive d'un tel événement, le faisaient se reproduire à l'infini. L'inconscience d'alors est devenue une question obsessionnelle, « *presenza tenace e inoppugnabile che ripropone ancora oggi senza risposta possibile quella domanda* » (p. 109).

Dans *La parola ebreo*, la découverte par la narratrice de l'existence d'une religion qui n'est pas la sienne, marquant l'entrée de l'altérité dans son univers, est suivie de près par l'effacement de cette altérité. Les passages historiques concernant le sort des juifs italiens avant et pendant la guerre sont quantitativement plus importants que les passages contenant les souvenirs d'enfance de la narratrice. Ceux-ci se donnent, à travers leurs manques mêmes, comme point de vue privilégié du fait de l'absence de jugement qui les constitue. Ce sont ces souvenirs, pour une part déjà présents dans des récits antérieurs de Rosetta Loy, qui permettent de comprendre, à travers la vision d'une enfant, comment l'impensable a pu se produire non seulement du fait d'une volonté politique, mais aussi d'un consentement tacite à l'ignorance et au silence, voulu par des instances dirigeantes comme le Vatican, et comme métabolisé par la population. Le silence revient comme un leitmotiv aussi bien dans les parties historiques que narratives et fait office de lien. Le montage entre ces deux formes d'écriture distinctes exprime le fossé entre l'ensemble de la population et une de ses composantes, la communauté juive, auparavant parfaitement intégrée puis désolidarisée progressivement jusqu'à la disparition. Les deux axes se rejoignent à l'extrême fin du récit, qui se termine par des indications sur le sort des voisins, telles qu'elles ressortent de l'enquête de l'auteur. L'originalité de la démarche de Rosetta Loy transparaît dans le décalage entre les titres respectifs des versions italiennes et françaises : en aucun cas *La parola ebreo* n'aurait pu être traduit littéralement par « le mot juif », expression beaucoup plus connotée du fait de la place respective de la judéité et de l'antisémitisme dans l'histoire de chacun des deux pays. Cet écart de traduction nous permet d'apercevoir, d'un point de vue comparatiste cette fois, l'ébauche d'une autre différence.

Notes

1. R. Loy, *La parola ebreo*, Torino, Einaudi, 1997, Nota, p. 149. Désormais, pour les citations de ce livre, nous donnons directement le numéro de page.
2. « Per Rosetta Loy la memoria è anche assunzione di responsabilità », entretien, 6 juin 1997.
3. R. Loy, *Madame Della Seta aussi est juive*, trad. fr. de F. Lebrun, Paris, Payot & Rivages, 1998.
4. La nuance lexicale de l'italien (« giudeo » au lieu d'« ebreo ») se perd dans la traduction française (« misérable juif »), fournissant l'indice d'une différence culturelle dans la perception respective de l'altérité des juifs.
5. « Rosetta Loy : la tentation autobiographique », *Le Magazine littéraire*, décembre 2001, p. 102.